

Steven N. Dworkin

1.5 Lexique héréditaire et perte lexicale

Considérations sur la base des étymons reconstruits dans le cadre du DÉRom

1 La perte lexicale et la reconstruction comparative

En 1992, Arnulf Stefenelli a offert avec son livre *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes* une analyse innovatrice, en examinant de façon raffinée et puissante la stabilité lexicale qui caractérise la transition lexicale entre le latin et les langues romanes. La stabilité lexicale se définit dans ce contexte comme la survie des lexèmes individuels du latin dans les idiomes qui sont les continuateurs directs de la langue parlée de Rome et de son Empire. Bien sûr, ces lexèmes ont tous subi des changements phonologiques, morphologiques et/ou sémantiques. L'analyse de la stabilité lexicale implique aussi, à l'inverse, l'examen des éventuelles pertes lexicales. Stefenelli a choisi comme échantillon de base les mille substantifs, adjectifs et verbes les plus fréquents du latin d'après deux dictionnaires de fréquence du latin classique confectionnés d'une part par Gardner (1970) et d'autre part par Delatte, Evrard, Govaerts et Denooz (1981). Il a divisé les unités lexicales latines transmises aux langues romanes par voie orale en trois catégories : celles qui sont continuées dans toutes les régions de la Romania européenne, celles qui ont survécu dans la plupart de ces régions, et celles qui n'ont persisté que dans une ou deux régions, catégories respectivement étiquetées par lui comme « panromanisch », « interromanisch » et « teilromanisch ».

Ce chapitre se propose comme but d'effectuer une étude similaire (cf. aussi Dworkin 2016) sur le sort – le maintien ou la perte – d'une sélection des issues des bases protoromanes reconstruites jusqu'à ici par l'équipe du DÉRom dans des articles lexicographiques qui se trouvent en ligne sur le site web du projet (<http://www.atilf.fr/DERom>) et, en version imprimée, dans le DÉRom 1 ou le DÉRom 2 (Buchi/Schweickard 2014 et 2016) ou dans le présent volume. Nous

Steven N. Dworkin, University of Michigan, Department of Romance Languages, Ann Arbor, US-Michigan 48109, dworkin@umich.edu.

<https://doi.org/10.1515/9783110654264-005>

cherchons à identifier les bases protoromanes qui n'ont laissé aucun continuateur documenté dans certaines variétés romanes et d'analyser la répartition géographique de ces pertes. On exclut ici les pertes idioromanes, celles qui se sont produites au cours de l'histoire documentée de chaque parler roman en particulier. La première étape du DÉRom visait à reconstruire un demi-millier de bases protoromanes réputées avoir persisté dans l'ensemble des régions romanes. Le point de départ était constitué de la liste des environ 500 étymons, notés sous la forme de leurs corrélats en latin écrit de l'Antiquité, que Iancu Fischer (1969) avait dressée sur la base des lexèmes latins identifiés comme « panromans » par Ernout et Meillet dans leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine* ('1959 [1932]). La perspective de ces auteurs se bornait aux langues romanes nationales : ils avaient laissé de côté des idiomes comme le sarde, le véglote, le frioulan, le ladin (dolomitique) ou encore le romanche. Comme nous le verrons ci-dessous, les recherches réalisées par l'équipe du DÉRom ont montré que plusieurs des bases reconstruites en partant de la liste de Fischer, à en juger par leur documentation ancienne et leurs variétés vivantes, n'ont pas survécu dans certaines des branches linguistiques qui remontent en dernière analyse au protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*).

La reconstruction comparative est un outil de grande valeur, mais elle n'est pas une baguette magique capable de résoudre ou d'éclaircir tous les détails du passé linguistique de n'importe quelle famille linguistique. Elle ne peut pas reconstruire de façon directe les traits linguistiques structurels et lexicaux qui ont disparu sans laisser de trace dans les parlers qui constituent leurs continueurs. Tandis que les innovations partagées, qu'elles soient phonologiques, morphologiques ou lexicales, peuvent aider à reconstruire la fragmentation linguistique du protoroman, les pertes qui se sont produites avant la première documentation de chaque idiome roman n'ont pas cette même fonction. La protolangue reconstruite offre une image incomplète et, jusqu'à un certain point, déformée ou dénaturée de la réalité linguistique du passé : la méthode comparative « est incapable de récupérer l'état ancestral dans toute sa densité » (Swiggers 2014, 56). On définit souvent la protolangue comme la dernière étape dans le processus évolutif de la langue-mère juste avant sa fragmentation. Mais si cette protolangue prétend refléter une langue jadis vivante, elle sera nécessairement dotée d'un passé qui contenait des unités linguistiques qu'on ne peut plus reconstruire. Dans la reconstruction comparative, la qualité du produit, la protolangue, dépend de la quantité et surtout de la qualité des cognats employés dans le processus reconstitutif. La protolangue est un concept abstrait, dont la structure peut changer si on finit par découvrir de nouveaux items à ajouter à une série de cognats donnée. Le linguiste doit agir avec beaucoup de caution quand nos connaissances de

l'histoire extralinguistique et de la nature des processus de changement linguistique semblent contredire ou mettre en question les résultats de la reconstruction comparative. Les romanistes jouissent d'une situation privilégiée en disposant d'une riche documentation de plusieurs registres écrits du latin et d'une connaissance ample de l'histoire extralinguistique de l'Empire romain. Il faut profiter de tous les matériaux disponibles qui aident à renforcer les analyses linguistiques diachroniques. Swiggers (2014, 49) a raison d'opposer le protoroman, un objet reconstruit et « abstrait », au latin parlé, une donnée concrète. Dans ce chapitre, nous emploierons le terme de protoroman pour désigner les unités reconstruites (et, jusqu'à un certain point, abstraites) qui apparaissent en transcription phonologique comme lemmes dans le DÉRom, tandis que nous nous servirons du glottonyme *latin* pour désigner les systèmes linguistiques parlés et écrits dans l'Empire romain. Au sein du latin global, le protoroman renvoie ainsi à l'ancêtre commun des parlers romans tel que nous pouvons le reconstruire par la méthode comparative, tandis que nous utiliserons le terme de latin parlé pour désigner l'ancêtre commun des parlers romans tel qu'il a réellement existé.

L'analyse aréologique des bases protoromanes reconstruites pose des problèmes méthodologiques et analytiques difficiles. Nous avons déjà mentionné l'impossibilité de postuler de façon sûre l'existence dans un idiome donné d'un continuateur d'une base qui est tombé en désuétude sans laisser de trace écrite. Néanmoins, l'absence d'une issue d'une base protoromane dans une région donnée ne signifie pas nécessairement que la base en question était inconnue du lexique protoroman à la base du ou des parler(s) en question. Dans de tels cas, on ne peut jamais écarter la possibilité qu'un continuateur de cette base ait fait partie des variétés romanes en question avant de céder le pas devant un rival lexical sans laisser signe de vie même dans la documentation la plus ancienne. On verra dans ce qui suit que le végliote, le frioulan, le ladin et le romanche, par exemple, sont des variétés romanes où souvent on ne retrouve pas d'issues documentées des bases protoromanes examinées jusqu'ici par le DÉRom. Ce sont des idiomes où le contact avec d'autres parlers romans (notamment des variétés d'italien septentrional et de toscan) et non romans (germaniques et slaves) a joué un rôle très important dans l'histoire de leurs lexiques.¹ De plus, la première documentation de ces parlers est assez tardive. Puisque la documentation végliote est assez exiguë, nous ne tiendrons pas compte, dans les analyses qui suivent, de l'absence de cette branche au sein des continueurs d'une base protoromane

¹ On consultera Marcato (2015) pour les différentes strates lexicales du frioulan, Pellegrini (1989) et Salvi (2020) pour celles du ladin et Liver (2012) pour celles du romanche.

donnée.² À l'exception d'un texte très court de la fin du 13^e siècle, dont l'inventaire lexical est fort réduit, les premiers documents frioulans datent du 14^e siècle (Vicario 2015, 36). Pour ce qui est du ladin, ses premiers textes ne remontent qu'au 17^e siècle (Videsott 2020). Mis à part trois textes médiévaux courts, la tradition littéraire des variétés romanches commence avec une traduction du Nouveau Testament datée d'environ 1560.³ La plupart des premiers textes en question sont de type administratif et ne contiennent qu'un vocabulaire assez limité, qui ne permet pas de toucher du doigt l'ampleur du lexique des langues en question. Par conséquent, on ne peut jamais savoir avec certitude si un lexème donné s'est éteint dès le latin parlé régional ou pendant les longs siècles pré-littéraires obscurs de l'histoire de l'idiome roman en question. Dans bien des cas, les bases protoromanes qui se sont éteintes désignaient des réalités concrètes de la vie rurale et agricole, thème peu abordé dans les premiers textes romans, qui nous fournissent nos seules connaissances du lexique du passé lointain. Ce sont des champs sémantiques dont les lexèmes du latin parlé ont souvent été concurrencés par des concurrents locaux, qu'il s'agisse d'emprunts à des substrats, des adstrats ou des superstrats ou de créations internes de la protolangue. Au cours de leur évolution, les lexiques du végliote, du frioulan, du ladin et du romanche ont à leur tour emprunté des unités lexicales aux autres parlers romans et aux idiomes germaniques et slaves avec lesquels ils sont entrés en contact. Dans les paragraphes qui suivent, nous essaierons, dans la mesure du possible, d'identifier les rivaux lexicaux qui auront évincé les issues attendues des bases protoromanes en cause. Si le corrélat du latin écrit de la base reconstruite est usuel durant toute l'Antiquité, il semble raisonnable de postuler que le lexème était connu dans au moins quelques registres du latin parlé de l'époque impériale.

On peut tirer quelques conclusions analytiques – sans doute provisoires – de la répartition spatiale (présence ou absence) des issues des bases protoromanes. Ainsi, dans les cas où on ne peut pas identifier de continueurs d'une protoforme dans une ou deux région(s) seulement, il est probable que cette dernière a fait partie du lexique de la langue parlée commune de l'Empire romain, et qu'elle est

² Les bases protoromanes suivantes du DÉRom ne font pas état d'issues végliotes : */agr-u/, */akr-u/, */akuil-a/, */arm-a/, */aud-i-/, */baβ-a/, */βad-e-/, */βad-u/, */βindik-a-/, */brum-a/, */do'l-or-e/, */dɔl-u/, */ɛks-i-/, */φrang-e-/, */φug-e-/, */gland-e/, */iak-e-/, */im'prest-a-/, */ka'stani-a/ ~ */kas'tni-a/, */kirk-a-/, */kuɛr-e/, */lɔng-e/, */lukt-a-/, */ment-a/, */nitid-u/, */persik-u¹, */persik-u², */pon-e-/, */preti-u/, */sa'lut-a-/, */tend-e-/, */tli-a/, */trem-e-/, */trem-ul-a-/ et */unk-t-u/. Inversement, Mihăescu (1993, 107–108) offre une liste des bases qui ont survécu seulement (ou principalement) en « dalmate ».

³ Pour tous ces parlers, on trouve des unités lexicales romanes insérées dans quelques textes rédigés en latin ou dans des variétés germaniques.

tombée en désuétude comme phénomène local et à époque idioromane dans quelques régions, avant les premiers textes en langue vernaculaire romane. Inversement, dans les cas où les issues d'une base protoromane ne sont documentées que dans des variétés romanes de la Sardaigne et de la péninsule Ibérique (les premiers territoires hors de l'Italie qui ont reçu le latin) et/ou de la Dacie (une région de romanisation et de latinisation tardives), c'est-à-dire dans des territoires éloignés du centre linguistique de l'Empire romain, il est possible que la base ait joui initialement d'une diffusion plus ample dans les territoires centraux, dans lesquels elle a fini par céder le pas devant la pression de ses concurrents lexicaux, soit des innovations locales, soit des emprunts. Dans tous ces cas, il est très difficile de déterminer (même de façon approximative) les dates auxquelles ces pertes lexicales pré-littéraires se sont produites.

Les normes rédactionnelles du DÉRom ne permettent pas de tenir compte des dérivés lexicaux, des anthroponymes et des toponymes délexicaux et des emprunts des langues non romanes comme matière première du processus restructuratif, quoique ces données puissent être signalées et commentées dans des notes en bas de page et, le cas échéant, dans le commentaire. Bien que ces unités ne puissent pas servir à la reconstruction phonique ou sémantique de la base protoromane en cause, elles peuvent fournir des preuves indirectes de la présence dans une aire donnée d'un étymon qui n'a pas laissé d'issues indépendantes documentées dans les variétés romanes locales. Concernant les dérivés idioromans, leur témoignage sera particulièrement précieux dans les cas où leur base dérivationnelle a disparu sans laisser de trace écrite : leur existence permet d'affirmer que le simple, qui constitue alors un cognat pour ainsi dire virtuel, a existé dans une couche chronologique plus ancienne du parler roman considéré.

En l'absence d'un cognat sarde, les auteurs des articles du DÉRom attribuent en général la reconstruction de l'étymon non pas au protoroman commun, mais seulement à une strate plus tardive de la protolangue, le protoroman continental, postérieur à la séparation du sarde du tronc commun. Le DÉRom n'est pas en mesure d'attribuer une date au protoroman continental, mais se contente de renvoyer de façon provisoire à la datation établie par Straka (1956, 256 : « au plus tard vers la fin du II^e siècle ») sur la base de la chronologie relative des changements phonétiques. Bien que ces changements phonétiques aient abouti à un nouveau système phonologique, on ne peut pas parler, en réalité, d'une nouvelle langue : il s'agit simplement d'une variété (ou plus précisément d'un ensemble de variétés) historiquement et géographiquement déterminée(s) au sein du diasystème protoroman. Afin de bien comprendre la signification de l'attribution d'un étymon au protoroman continental plutôt qu'au protoroman commun, il faut rappeler qu'il s'agit là d'une affectation « prudente », « minimale », dans le

sens où nous pouvons postuler avec certitude l'existence de l'étymon en question pour la strate du protoroman continental, mais pas pour une strate plus ancienne de la protolangue. À l'exception de quelques cas tout à fait particuliers (dérivé d'un étymon lui-même datable du protoroman continental, emprunt à une langue de substrat locale), l'inverse n'est toutefois pas vrai : dans l'immense majorité des cas en question, aucun indice ne permet d'affirmer que l'étymon que nous sommes en mesure de reconstruire pour le protoroman continental n'a pas déjà pu exister en protoroman commun, et dans bien des cas, il est même tout à fait probable que c'était bien le cas. Nous savons ainsi que la Sardaigne est restée une partie de l'Empire romain jusqu'à environ 450. Si le corrélat du latin écrit de la base protoromane reconstruite démontre une vitalité dans les textes de l'époque classique, avant la séparation linguistique de la Sardaigne, il paraît logique de postuler sa présence (au moins dans quelques registres) dans la langue parlée de tout l'Empire romain, y compris de la Sardaigne. Il semble peu vraisemblable qu'une base protoromane qui connaît des continuateurs dans la péninsule Ibérique, où le latin est arrivé en 218 avant Jésus-Christ, n'ait pas fait partie de la réalité de la langue parlée apportée par les Romains à la Sardaigne seulement deux ou trois décennies plus tôt, même si les données (incomplètes) fournies par la documentation sarde n'appuie pas la reconstruction d'une telle base protoromane pour la protolangue parlée dans l'île. En revanche, il est tout à fait possible d'imaginer que tel item lexical colporté par les Romains en Sardaigne n'y a pas pris racine.

Nous souhaitons attirer l'attention sur une question de méthode qu'il ne sera pas possible de traiter en détail ici. Toutes les régions de langue romane ont conservé au moins quelques unités lexicales protoromanes dépourvues de cognats ailleurs dans la Romania (cf. Dworkin 2016, 585–586 pour des exemples concrets et la bibliographie). Ces cas de figure constituent un sérieux défi pour la grammaire comparée. Nous n'en proposerons qu'un exemple comme illustration, sans entrer dans les détails. Esp. *feo* adj. 'laid' (dp. ca 1200 [aussi *hedo* en ancien espagnol], DCECH 2, 880) et port. *feio* 'id.' (dp. 1162 [*feo*], DELP₃) constituent une petite série de cognats qui permet de reconstruire protorom. */'φed-u/ adj. 'laid'. En l'absence d'autres cognats – contrairement à ce qui est affirmé par Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *foedus*, sard. *feu* et cors. *feo* ne sont pas héréditaires, mais constituent des emprunts à l'espagnol (cf. Wagner in DES et Faré n° 3406) –, la reconstruction comparative ne permet d'attribuer */'φed-u/ qu'à une strate relativement tardive (et géographiquement restreinte) du protoroman, celle qui constitue l'ancêtre commun direct de l'espagnol et du portugais. Or, les renseignements fournis par les dictionnaires latins (TLL, OLD, IEDLatin) indiquent clairement que le corrélat écrit de */'φed-u/, lat. *foedus* adj. 'laid', était

connu durant toute l'Antiquité (depuis Plaute), ce qui veut dire qu'il existait à l'époque du protoroman commun, quoique la méthode comparative n'appuie pas la reconstruction de */ ϕ ed-u/ à ce niveau chronologique.

2 Le témoignage des dérivés des bases protoromanes

Examinons quelques cas instructifs à propos de la valeur analytique des dérivés des simples qui font défaut dans un territoire donné.

L'article */nigr-u/ adj. 'noir' (cf. Dworkin/Baudinot 2019 in DÉRom s.v.) signale qu'à l'exception du sarde et du végliote,⁴ toutes les branches romanes présentent des cognats conduisant à la reconstruction de cette base protoromane, dont le corrélat du latin écrit est *niger*. La désignation sarde de cette couleur est *nigeddu*, adjectif qui remonte à protorom. */nɪ'g-ell-u/ (cf. REW₃ s.v. *nīgēllus* ; DES). Outre en sarde, ce dernier étymon a survécu comme adjectif chromatique en ancien occitan, et comme substantif secondaire, présupposant l'adjectif chromatique, en italien et en français (cf. von Wartburg 1953 in FEW 7, 128b-129a, NĪGĒLLUS ; DEL₂ s.v. *niello* ; Nocentini 2010 s.v. *niello*). Or, comme protorom. */nɪ'g-ell-u/, reconstructible pour la strate du protoroman commun, constitue un dérivé de */nigr-u/ (Ernout/Meillet '1959 [1932] s.v. *niger*), lui-même seulement reconstructible pour la strate plus récente du protoroman continental, on peut en conclure que */nigr-u/ existait déjà à l'époque du protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*). Dans de tels cas, le témoignage du dérivé est très précieux pour la reconstruction (interne) du simple.

La reconstruction de protorom. */balti-u/ s.n. 'accessoire long et étroit utilisé pour lier ; bande de terrain dominant une dépression' s'appuie sur des cognats de « la branche roumaine (dacoroum. aroum.) et [de] six idiomes de la Romania italo-occidentale (it. frioul. romanch. occit. cat. port.) » (Crifò 2019 in DÉRom s.v.). En l'absence d'un cognat sarde, cet étymon ne peut donc être daté lui aussi que du protoroman continental. Mais il s'agit bien du protoroman continental commun, non restreint géographiquement : par exemple, l'absence de continuations en espagnol et en asturien ne signifie nullement que le protoroman

⁴ Cf. */nigr-u/ n. 9 : « Le lexème de base pour désigner cette couleur en végliote est *fosc* (BartoliDalmatico 309, 484 ; FisherVegliote 47 ; < */ ϕ usk-u/). Quant à son synonyme *njar* (IveVegliata 152), il représente un emprunt au vénitien (cf. BartoliDalmatico 169 § 144 ; ElmendorfVegliata ["< Ital nero"] »).

continental du centre de l'Ibérie n'aurait pas connu ce vocable. En effet, s'appuyant sur des cognats de plusieurs parlers de la Romania italo-occidentale (et du roumain), protorom. */'balti-u/ peut être reconstruit pour le protoroman italo-occidental dans son ensemble. Pour ce qui est de l'absence de continuateurs en espagnol et en asturien, elle doit simplement être mise sur le compte d'une perte idioromane, intervenue antérieurement aux premiers textes vernaculaires. Si besoin était, un indice supplémentaire de l'existence de */'balti-u/ dans la protolangue du centre de l'Ibérie pourrait être trouvé dans le dérivé */'bal't-ani-u/, qui connaît un continuateur en asturien (cf. von Wartburg 1923 in FEW 1, 226b–227a, BALTEUS II et García Arias in DELLA s.v. “balzán”). Mais le témoignage du dérivé n'est pas vraiment indispensable dans des cas de ce type.

Un autre exemple du même cas de figure est fourni par protorom. */'kasi-u/ s.n. ‘fromage’ (cf. Delorme 2011–2014 in DÉRom s.v.), qui est continué dans les parlers romans « à l'exception du frioulan, du ladin, du romanche, du français, du francoprovençal, de l'occitan, du gascon et du catalan, où les issues de la base ont été évincées par des issues de */'φor'm-atik-u/, néologisme du protoroman régional sans corrélat dans le latin écrit ». Comme l'auteur de l'article l'explique très justement en raisonnant au niveau des continuateurs de protorom. */'kasi-u/ et de */'φor'm-atik-u/ plutôt qu'au niveau de ces protolèmes eux-mêmes, le processus de concurrence, puis de sélection, est intervenu à époque idioromane et non pas protoromane. S'appuyant sur des cognats des branches sarde, roumaine et italo-occidentale, */'kasi-u/ peut être reconstruit sans équivoque pour le protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*) : il s'agit là d'un résultat de recherche solide et incontestable. Les esprits qui en douteraient malgré tout pourraient éventuellement trouver un indice supplémentaire du caractère ancien de */'kasi-u/ dans les dérivés */'kas'i-ari-a/ s.f. ‘clisse à fromage’,⁵ */'kas'i-ari-u/ adj. ‘relatif au fromage’⁶ et */'kas'i-ol-u/ s.m. ‘petit fromage’,⁷ qui se sont maintenus y compris dans des idiomes dépourvus de continuateurs du simple. Mais là encore, le témoignage des dérivés n'est pas nécessaire, dans la mesure où la reconstruction du simple pour le protoroman commun est assurée, et que les pertes lexicales

5 Cf. REW₃ s.v. *caseāria*, von Wartburg 1938 in FEW 2, 456b–457a, CASEUS II 2 a et Salamanna/Bork 2011 in LEI 12, 1006–1013, CĀSEĀRIUS 2 a.

6 Cf. von Wartburg 1938 in FEW 2, 456b, CASEUS II 1 et Salamanna/Bork 2011 in LEI 12, 1006, CĀSEĀRIUS 1.

7 Cf. REW₃ s.v. *caseōlus*, von Wartburg 1938 in FEW 2, 456b, CASEOLUS et Salamanna 2011 in LEI 12, 1035–1041, CĀSEOLUS.

ne sont jamais qu'un phénomène idioroman, sans valeur heuristique pour l'attribution de l'étymon à une variété particulière (diatopique ou autre) de la protolangue.

3 La perte lexicale en sarde

Une poignée de bases protoromanes reconstruites dans le cadre du DÉRom ne connaissent pas de continuateur en sarde. Pour la reconstruction comparative, cette situation est particulièrement embarrassante, car dans l'immense majorité des cas, aucun critère ne permet de déterminer si cette absence de continuateur signifie que le protosarde n'a pas connu le lexème, auquel cas l'étymon a été formé (ou emprunté) en protoroman continental, ou si le protosarde a bien connu un continuateur de l'étymon, qui aura alors disparu sans laisser de trace écrite ou orale en sarde, auquel cas l'étymon existait dès le protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*).

En tout état de cause, en l'absence d'un cognat sarde, un étymon donné ne peut être reconstruit que pour la strate du protoroman continental. Comme nous l'avons expliqué précédemment (cf. ci-dessus 1), dire que tel étymon ne peut être reconstruit que pour le protoroman continental ne signifie toutefois nullement qu'il remonte nécessairement à cette strate de la protolangue : à supposer qu'il s'agit d'une simple perte lexicale idioromane sarde, l'étymon en question aura bien appartenu au protoroman commun. Cette différence entre ce que la méthode comparée est en mesure d'affirmer (« en tout cas protoroman continental ») et ce qu'elle n'a aucun droit d'exclure comme possibilité (« peut-être déjà protoroman commun ») est très importante, et les formulations dans les commentaires des articles du DÉRom gagneraient certainement à être plus explicites à cet égard.

Protorom. */brum-a/ s.f., dont le sens originel (conservé en italien et en frioulan) était 'hiver', ne connaît ainsi pas de continuateur en sarde (cf. Birrer/Reinhardt/Chambon 2013–2018 in DÉRom s.v.). Dans la plupart des parlers romans, les continuateurs de */brum-a/ désignent le givre ou le brouillard, sens exprimés dans les variétés sardes par *árθana* (que Wagner in DES tend à analyser comme un continuateur d'un emprunt à une langue préromane), *néula* (< */nebul-a/, cf. DES) et *nébiða* (probablement un hellénisme, cf. DES s.v. *néula*).

Protorom. */kad-e-/ v.intr. 'tomber' (cf. Buchi 2008–2016 in DÉRom s.v.) ne présente pas non plus de continuateur en sarde, ce qui amène l'auteure de l'article à s'exprimer ainsi :

« Dans plusieurs domaines linguistiques, des compétiteurs sont venus concurrencer, et dans certains cas évincer, les représentants de protorom. */kad-e-/ «tomber», que l'on suppose originellement (quasi) panprotoroman (à l'exclusion sans doute du protoroman régional de Sardaigne) : protorom. */rv-e-/ (> sard. *rùere* v.intr. <id.>, DES) [...] ».

À notre avis, la rédactrice n'est peut-être pas assez prudente dans sa formulation. Il est vrai que 'tomber' se dit *rùere* en sarde (< */rv-e-/, cf. REW₃ s.v. *rùere* ; DES ; von Wartburg 1962 in FEW 10, 542b, RÜÈRE), qui connaît aussi le synonyme *korriare*, d'origine inconnue pour Wagner in DES.⁸ Toutefois, cela ne signifie pas forcément que */kad-e-/ n'a jamais connu de continuateur sarde. En effet, il nous semble peu vraisemblable que cette base puisse avoir fait partie de la langue parlée de la péninsule Ibérique tout en étant absent de celle de la Sardaigne, territoire colonisé seulement deux ou trois décennies avant la péninsule Ibérique (cf. ci-dessus 1). En outre, le corrélat du latin écrit, *cadere*, est connu depuis Ennius, bien avant la diffusion de la langue hors de l'Italie, ce qui rend probable sa présence dans la langue apportée par les Romains à leur colonie en Sardaigne.⁹

Sans qu'il soit possible de l'affirmer avec certitude, l'hypothèse d'une perte lexicale à époque idioromane semble pouvoir être privilégiée dans les cas où les correspondants sémantiques sardes des étymons en question représentent des emprunts et/ou des créations internes. Ainsi, on ne connaît pas d'issue héréditaire de protorom. */'laud-a-/ v.tr. 'louer' (cf. Videsott 2015/2016 in DÉRom s.v.), tandis que sard. *laudare* (« latinismo italiano », DES) et *alabare* (< espagnol, DES) s'analysent comme des emprunts. De la même manière, */'lukt-a-/ v.intr. 'lutter' (cf. Maggiore 2015–2019 in DÉRom s.v.) est dépourvu d'un continuateur en sarde, idiome qui connaît l'italianisme *lottare* (DES) et les formations idioromanes *kíngere* (évolution sémantique, DES) et *kintare* (dérivé, DES s.v. *kintu*).

⁸ Peut-être à rattacher à protorom. */kor'rɔt-a-/ v.intr. 'tomber' (cf. REW₃ s.v. **corrôtāre*, von Wartburg 1945 in FEW 2, 1227b–1228b, **CORRÔTARE* et romanch. *crodar/crunder/curdar* ci-dessous 4.

⁹ L'existence d'un continuateur sarde du dérivé */s'kad-e-/ est très incertaine : tandis que Meyer-Lübke in REW₃ s.v. **excadēre*, von Wartburg 1930 in FEW 3, 263a, **EXCADERE* (implicitement) et Wagner in DES analysent *iskarèssere* v.tr. 'oublier' comme un hispanisme, Blasco Ferrer (1984, 40) y voit une issue autochtone.

4 La perte lexicale en frioulan, en ladin et en romanche

Un certain nombre de bases protoromanes reconstruites dans le cadre du DÉRom ne connaissent pas de continuateur en frioulan (ainsi */agr-u/, */a'ket-u/² [adj.], */βi'n-aki-a/, */βindik-a-/, */iak-e-/, */m-ka'ball-ik-a-/, */kasi-u/, */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/, */'ment-a/), en ladin (*/agr-u/, */a'ket-u/² [adj.], */βad-u/, */βi'n-aki-a/, */βindik-a-/, */dis-ka'ball-ik-a-/, */'eks-i-/, */'φrang-e-/, */'φug-e-/, */m-ka'ball-ik-a-/, */ka'ball-ik-a-/, */kad-e-/, */kasi-u/, */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/, */'lmpid-u/, */'lukt-a-/, */'trēm-e-/) et/ou en romanche (*/a'ket-u/² [adj.], */'akr-u/, */'brum-a/, */dis-ka'ball-ik-a-/, */'dɔl-u/, */'eks-i-/, */'φrang-e-/, */m-ka'ball-ik-a-/, */kad-e-/, */kasi-u/, */kuand-o/, */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/, */'lmpid-u/, */'ment-a/, */'pon-e-/, */'trēm-e-/).

Si un étymon n'est pas continué dans un seul de ces trois idiomes, tandis que les deux autres en présentent des issues, on peut en déduire qu'il s'agit d'une perte lexicale intervenue à époque idioromane. En effet, quelle que soit l'origine phylogénétique précise du frioulan, du ladin et du romanche – une question non résolue à ce jour –, personne ne conteste que leur ancêtre (indirect) commun est une variété de la protolangue qui est distincte du protosarde et du protoroumain, que le DÉRom appelle, faute de mieux, *protoroman italo-occidental*. Or, un étymon reconstruit sur la base de plusieurs cognats de la Romania italo-occidentale relève (au moins) du protoroman italo-occidental ; il s'ensuit qu'au tout début de leur existence, l'ensemble des parlers italo-occidentaux connaissaient un continuateur de l'étymon en question. C'est le cas des protolèxèmes suivants :

Protorom. */βad-u/ s.[n. ou m.] 'gué' (cf. Alletsgruber 2011–2016 in DÉRom s.v.) connaît des continuateurs partout (cf. frioul. *vau* et romanch. *vât*) sauf en végliote et en ladin. Cette dernière langue ne semble d'ailleurs pas connaître de désignation du gué. Salvi (2020, 100) signale l'absence d'issues de la base */βad-u/ dans la toponymie ladine.

La base */'φug-e-/ v.intr./tr. 'partir en toute hâte pour échapper à une menace ; chercher à éviter (qch. ou qn)' (cf. Jatteau 2012–2014 in DÉRom s.v.) a laissé des issues héréditaires en frioulan (*fuî*) et en romanche (*fügir/fugir*), mais pas en ladin, qui connaît l'italianisme *fugi* (Kramer/Kowallik in EWD). Il est évident que cet italianisme a remplacé le continuateur vernaculaire de la base protoromane.

La reconstruction de protorom. */ka'ball-ik-a-/ v.intr. 'être sur le dos d'un cheval ; monter (un cheval ou un autre animal, notamment de monture) ; être

positionné de manière à avoir la jambe gauche d'un côté (de qch.) et la droite de l'autre côté ; s'accoupler (avec une femelle)' (cf. Jactel/Buchi 2014–2018 in DÉRom s.v.) se fonde sur des cognats de toutes les branches romanes sauf le roumain, le véglote et le ladin (cf. frioul. *cjavalgjà* et romanch. *chavalgiar*). En ladin, c'est la locution *jì a čiaval* 'chevaucher' (EWD s.v. *čiaval*) qui a remplacé le continuateur non attesté.

Pour ce qui est de */kuand-o/ adv./conj. subord. 'quand' (cf. De Blasi 2015/2016 in DÉRom s.v.), il connaît des continueurs partout sauf en romanche. Comme le précise l'auteur de l'article, il s'agit là aussi d'une perte lexicale intervenue à époque idioromane :

« Malgré FEW 2, 1417b (qui interprète mal un passage de Gartner in GröberGrundriss₂ 1, 616 n. 1 et de GartnerHandbuch 263), l'issue de protorom. */kuand-o/ n'est pas attestée en romanche ; elle a été remplacée à époque pré littéraire par romanch. *cura* < protorom. */ku-a 'or-a/ (DRG 4, 551-553 ; cf. REW₃ s.v. *hōra* ; HallPhonology 45) ».

Le ladin n'atteste pas de continuateur de protorom. */lukt-a-/ v.intr. 'lutter' (cf. Maggiore 2015–2019 in DÉRom s.v.), étymon qu'il a remplacé par l'italianisme *combate*, le germanisme *strite* et la formation interne (par évolution sémantique) *bate* (tous EWD).

Quand deux sur les trois idiomes en question, le frioulan, le ladin et le romanche, n'attestent pas de continuateur d'un étymon donné, on peut quand même conclure à une perte intervenue à époque idioromane, à condition qu'il existe des continueurs dans d'autres parlers remontant au protoroman italo-occidental : le véglote, l'istriote, l'italien, le français, le francoprovençal, l'occitan, le gascon, le catalan, l'aragonais, l'espagnol, l'asturien et/ou le galégo-portugais. C'est le cas de l'ensemble des items suivants :

Protorom. */agr-u/ s.n. 'champ ; territoire rural' (cf. Alletsburger 2014–2019 in DÉRom s.v.) ne connaît pas de continuateur ni en frioulan¹⁰ ni en ladin, langues qui se servent d'issues de */kamp-u/ (cf. REW₃ s.v. *campus*) : frioul. *ciàmp* (DEF) et lad. *ciàmp* (EWD). À noter que */agr-u/ a été fortement concurrencé par */kamp-u/ : dans la péninsule Ibérique, acat. *agre*, aesp. *ero* et aport. *agro* ont cédé le pas devant la famille de */kamp-u/, et */agr-u/ s'est spécialisé dans le sens 'territoire d'un animal sauvage' dans une partie du domaine (cf. Alletsburger in DÉRom s.v. */agr-u/ II.3.).

¹⁰ D'après Marcato (2015, 416), le toponyme frioulan *Daèl* remonte au diminutif *agellum* formé sur *ager*.

Un cas particulier est représenté par protorom. */βindik-a-/ v.tr. ‘guérir ; venger’ (cf. Celac in DÉRom 2010–2016 s.v.) : si ni le frioulan ni le ladin ne connaissent un continuateur de cet étymon, le ladin atteste un dérivé idioroman qui témoigne indirectement de l’existence pré-littéraire du simple :

« Le fascian présente les dérivés *dejveneër* (par erreur graphié *devjeneër* dans le EWD) v.tr. «venger» et *desveneâr* (les deux Kramer/Boketta in EWD s.v. *vindiché*), qui attestent indirectement une issue héréditaire de */βindik-a-/. Dans les autres variétés du ladin, le cognat héréditaire a été évincé par l’italianisme *vindiché* v.tr. «id.» (dp. 1763 [*vendichè*], EWD) » (DÉRom s.v. */βindik-a-/ n. 5).

Protorom. */eks-i-/ (Lichtenthal 2010–2014 in DÉRom s.v.) connaît des continuateurs dans l’ensemble des branches romanes à l’exception du végliote, du ladin et du romanche, plusieurs d’entre eux s’étant toutefois éteints au cours de l’histoire des langues individuelles (afr. *eissir*, afrpr. *issir*, aesp. aast. agal./aport. *exir*) ou perdant du terrain à l’heure actuelle (occit. *eissir* et cat. *exir*). Les pertes lexicales à date pré-littéraire (végliote, ladin et romanche) et celles qui sont observables à travers les données textuelles participent d’un même mouvement. En effet, dans la mesure où la reconstruction de */eks-i-/ s’appuie sur des cognats des (macro-)branches sarde, roumaine et italo-occidentale, le verbe est reconstitué pour le protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*). Dès lors, son absence en ladin et en romanche ne reflète jamais qu’une perte postérieure à la fragmentation linguistique de la Romania. Tandis que le ladin a opté pour la locution *ji fora*, littéralement ‘aller dehors’ (comm. pers. Paul Videsott), le romanche se sert du verbe *sortir*, un emprunt de l’italien ou du français (HWBRätoromanisch).

La situation est similaire à celle de */βindik-a-/ pour protorom. */φrang-e-/ v.tr. ‘briser’ (cf. Morcov 2013/2014 in DÉRom s.v.), que des cognats de toutes les branches romanes, à l’exception du végliote, du ladin et du romanche (cf. frioul. *franzi*), incitent à reconstruire, et pour lequel le ladin fournit un dérivé interne précieux :

« Gherd. *sfrànyer* v.tr. «briser» (Kramer/Kowallik in EWD ; Gsell, Ladinia 13/1, 154) représente un préfixé idioroman d’une issue ladine disparue de protorom. */φrang-e-/ » (DÉRom s.v. */φrang-e-/ n. 3).

En outre, le ladin connaît un verbe que l’auteur de l’article ne semble pas avoir relevé, mais qu’on peut considérer, malgré l’évolution sémantique idioromane dont il témoigne, comme un cognat de la série de cognats en question : lad. *frënje* v.tr. ‘frotter ; pousser’ (dp. 1879, Kramer/Kowallik in EWD). Pour ce qui est du

sens ‘briser’, il est véhiculé en frioulan et en ladin par des continuateurs de */rump-e/ (cf. Morcov 2014/2015 in DÉRom s.v.).

Protorom. */kad-e-/ v.intr. ‘tomber’ (cf. Buchi 2008–2016 in DÉRom s.v.) n’a pas laissé de représentants documentés en ladin et en romanche. C’est le verbe *tomè* < */tomb-a-/ v.intr./tr. ‘faire la culbute ; faire culbuter’, qui remonte en dernier lieu à une onomatopée (cf. von Wartburg 1967 in FEW 13/2, 408b, TUMB-), qui s’est imposé en ladin. En romanche, la communauté linguistique a opté pour *crodar/crunder/curdar* < protorom. */kor'rot-a-/ (cf. DÉRom s.v. */kad-e-/ n. 9), pour lequel le latin écrit n’offre pas de corrélat écrit.

Quoique la base */lmpid-u/ adj. ‘clair’ (cf. Dworkin/Maggiore 2014–2016 in DÉRom s.v.) soit continuée par frioul. *limpi*, elle n’a pas laissé d’issues en ladin et en romanche.

Protorom. */ment-a/ s.f. ‘menthe’ ne connaît pas de continuateurs en frioulan et en romanche, qui présentent des emprunts (cf. Richter/Reinhardt 2015/2016 in DÉRom s.v. */ment-a/ n. 3 et 4). Étant donné la large diffusion de la plante désignée par cet étymon, il est peu probable qu’il existe un lien entre les régions où elle est autochtone et les territoires où sa désignation est héréditaire. Ce qui est sûr, c’est qu’ici comme pour les cas traités ci-dessus, les emprunts auront évincé à date pré littéraire les continuateurs héréditaires.

Enfin, protorom. */trem-e-/ v.intr. ‘trembler ; avoir peur’ (cf. Maggiore 2015–2019 in DÉRom s.v.) est absent en ladin et en romanche.

Un cas intéressant est constitué par */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/ s.v. ‘vigne sauvage ; fruit de la vigne sauvage’ (cf. Reinhardt 2011–2017 in DÉRom s.v.), qui ne connaît de continuateur dans aucun des trois idiomes considérés : ni en frioulan, ni en ladin, ni en romanche. Dans l’hypothèse où ces trois parlers remonteraient à un ancêtre commun exclusif – disons le « proto-rhéroroman » –, il serait possible que cette absence commune soit pertinente, et que la perte lexicale ait eu lieu dans cette protolangue intermédiaire plutôt que individuellement, à époque idioromane, dans chacune de ces trois langues. Mais tout porte à croire qu’une telle protolangue intermédiaire n’existe pas, et que le frioulan, le ladin et le romanche ont donc perdu leur issue (non attestée) de */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/ au cours des premiers siècles de leur existence, antérieurement aux premiers témoignages écrits. Rappelons par ailleurs que la vigne sauvage est caractéristique des régions méditerranéennes : la non-transmission de */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/ dans les parlers romans des régions alpines n’a rien d’étonnant.

5 La perte lexicale dans les idiomes de la péninsule Ibérique

Les idiomes parlés dans la péninsule Ibérique, parmi lesquels le DÉRom exploite le catalan, l'aragonais, l'espagnol, l'asturien, le galicien et le portugais (ou, en termes génétiques, le galégo-portugais), ne remontent pas, selon l'état actuel de nos connaissances, à une protolanguage intermédiaire spécifique ; ils ne forment donc pas une branche de l'arbre phylogénétique roman. Dès lors, même quand un étymon ne présente de continuateur dans aucun des parlers de l'Ibérie, il ne s'ensuit pas qu'il était inconnu des variétés de protoroman italo-occidental parlées dans la péninsule. On peut donc partir du principe que dans les cas réunis ci-dessous, les pertes lexicales en question sont en principe intervenues à époque idioromane.

La reconstruction de protorom. */ar'iet-e/ s.m. 'mouton mâle apte à la reproduction, bélier' (cf. Buchi/Hernández Guadarrama/Khomiakova/Patel/Yesmakhanova/Akka 2019 in DÉRom s.v.) s'appuie sur des cognats relevés en roumain, en italien, en romanche, en français, en francoprovençal et en occitan. La méthode de la reconstruction comparée ne permet donc d'attribuer cet étymon, pour lequel aucun continuateur sarde n'est connu, qu'au stade du protoroman continental. Toutefois, comme */ar'iet-e/ est hérité du proto-indo-européen, une reconstruction en quelque sorte interne permet de le postuler pour la strate du protoroman commun (ou protoroman *stricto sensu*) déjà (cf. section 2 du commentaire de l'article). L'absence de continuateurs sur la péninsule Ibérique est donc à considérer comme un phénomène secondaire. Ce phénomène est-il intervenu dans les différents parlers de la péninsule à époque idioromane ? Il serait alors parallèle au déclin d'afr. *aroi* et d'aocc. *aret* face au type *bélier* (dérivé d'afr. *belin*, d'origine néerlandaise, cf. von Wartburg 1968 in FEW 15/1, 90b–93a, BELLE). Les auteurs de l'article privilégient l'hypothèse d'une concurrence, puis d'une sélection dès le protoroman (sans doute italo-occidental) régional (cf. section 4.2 du commentaire). Si aucun critère ne semble permettre de trancher de façon définitive dans un sens ou dans l'autre, les concurrents victorieux de */ar'iet-e/ en territoire ibéroroman sont bien connus : il s'agit d'une part de */mar'ron-e/ ou */mar'rokk-u/ (cf. occit. *marre*, gasc. *maar*, cat. *marrà*, arag. *mardano*, aesp. *marueco*, aport. *maroco*), d'origine préromane, d'autre part d'esp. *carnero* et port. *carneiro*, que Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *caro*, *-nis* et Coromnias et Pascual in DCECH 1, 879–880 considèrent comme des dérivés idioromans, tandis que Machado in DELP₃ les rattache à « lat. **carnāriu-* ».

Protorom. */lɔk-u/ s.m. ‘lieu’ (cf. Gouvert 2011–2016 in DÉRom s.v.) s’est maintenu dans la quasi-totalité des parlers romans, mais pas en espagnol, où *lugar* (< */lo'kal-e/, cf. REW₃ s.v. *lōcālis*) a évincé à époque idioromane – mais avant que la tradition textuelle ne commence – le continuateur du simple. Il est difficile de mettre la main sur la raison de cette disparition. Corominas et Pascual in DCECH 3, 710 émettent l’hypothèse que la collision homonymique du substantif **luego* avec *luego* adv. ‘ensuite’ (< */lɔk-o/, cf. REW₃ s.v. *lōco*) aurait entraîné la perte de celui-là. Mais cette homonymie n’a pas empêché la coexistence du substantif et de l’adverbe *logo* en ancien portugais : la différence syntaxique et fonctionnelle des deux homonymes aurait réduit au minimum la possibilité de confusion dans le discours.

Protorom. */'pɾeti-u/ s.n. ‘prix’ (cf. Groß 2015/2016 in DÉRom s.v.) ne connaît pas de continuateur en espagnol :

« Esp. *precio* et ast. *precIU* ne sont pas héréditaires : “tomado por vía semiculta del lat. *prētium*” (DCECH 4, 631 ; cf. aussi REW₃ et DGLA). Pour ce qui est d’esp. *prez* s.m./f. ‘gloire’, que MeyerLübkeGRS 1, § 156, 509 et von Wartburg in FEW 9, 374b considèrent à tort comme un cognat des données ici réunies, il s’agit d’un occitanisme (cf. Kasten/Cody ; DCECH 4, 631) » (DÉRom s.v. */'pɾeti-u/ n. 8).

Là encore, il s’agit d’une perte intervenue à époque idioromane : l’issue originelle **preço* aura cédé le pas au latinisme *precio* (et, secondairement, à l’occitanisme *prez* ‘estime ; valeur ; mérite’). Jusqu’ici, aucun spécialiste n’a réussi à expliquer de façon convaincante pourquoi l’espagnol a opté pour un emprunt au latin aux dépens du lexème héréditaire.

Protorom. */'uŋg-e-/ v.tr. ‘oindre’ (cf. Celac 2014 in DÉRom s.v.) ne connaît pas de continuateur espagnol ; esp. *ungir* est un latinisme (cf. DCECH 5, 715). L’espagnol connaît surtout le verbe *untar*, que Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *ūnctum* considère comme un dérivé idioroman, tandis que Corominas et Pascual in DCECH 5, 715 y voient, avec plus de probabilité, une issue de */'uŋk-t-a-/. Quoi qu’il en soit, on peut penser que la raison de la perte de */'uŋg-e-/ en domaine espagnol est due au moins en partie à un conflit homonymique avec le continuateur de */'iŋg-e-/ v.tr. ‘joindre’ (cf. REW₃ s.v. *jūngēre*), aesp. *unzir* ~ *uñir* (> esp. *uncir*).

Pour terminer, nous mentionnerons deux cas problématiques. En effet, le statut héréditaire des lexèmes espagnols et portugais qui pourraient constituer des continuateurs de protorom. */'grass-u/ adj. ‘gras ; fertile’ (cf. Dworkin/Maggiore 2014–2016 in DÉRom s.v.) et */'rankid-u/ adj. ‘rance’ (cf. Dworkin/Maggiore 2014–2016 in DÉRom s.v.) soulève des questions. À première vue, on pourrait penser que toutes les branches romanes présentent des cognats qui

conduisent à la reconstruction de ces bases. Néanmoins, la documentation tardive d'esp. *graso* et *rancio*, dans des traductions de la fin du 14^e siècle de sources catalanes et aragonaises, suggère la possibilité d'emprunts orientaux. De façon semblable, port. *grasso* ne se trouve pas avant la deuxième moitié du 16^e siècle, et c'est un lexème rare, ce qui nous a amené (Dworkin 2015, 358) à proposer d'y voir un emprunt à l'espagnol. Au Moyen Âge, port. *ranço* ne se documente qu'une seule fois, dans les *Cantigas de Santa Maria*, un texte poétique du 13^e siècle dans lequel un emprunt à l'ancien occitain ne surprendrait pas. Néanmoins, *ranço* suit les évolutions phonétiques qu'on attendrait de la base */rankid-u/ : nous devons conclure que le statut héréditaire de ces deux lexèmes espagnols et portugais est une question qui reste ouverte.

6 Conclusion

Ce chapitre n'offre qu'une approche provisoire aux problèmes posés par la perte lexicale dans le domaine du lexique héréditaire roman. Il se base sur un échantillon limité des étymons reconstruits dans le cadre du projet DÉRom, et ses analyses et conclusions restent forcément partielles. Jan Reinhardt (2016) avait introduit le concept de « constellation géolinguistique » en décrivant sur la base des données du DÉRom des filiations lexicales récurrentes entre groupes de variétés romanes. L'analyse de Reinhardt est fondée sur des issues des bases protoromanes qui se sont maintenues ; ce chapitre s'en distingue en s'intéressant aux constellations géolinguistiques créées par les pertes lexicales qui se sont produites entre l'époque du protoroman commun et l'époque historique (documentée) de chaque variété romane.

La plupart des spécialistes en étymologie et lexicologie diachronique romanes ont négligé le phénomène de la perte lexicale. Ce chapitre se proposait d'illustrer la valeur analytique de l'étude de la perte lexicale à l'échelle panromane pour raffiner notre application de la méthode comparative aux faits romans et pour mieux comprendre la vitalité et le dynamisme des processus du changement lexical.

7 Bibliographie

- Blasco Ferrer, Eduardo, *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen, Niemeyer, 1984.
 Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. *Genèse, méthodes et résultats*, Berlin/Munich/Boston, De Gruyter, 2014.

- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) 2. Pratique lexicographique et réflexions théoriques*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016.
- DCECH = Corominas, Joan/Pascual, José Antonio, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vol., Madrid, Gredos, 1980–1991.
- DECat = Corominas, Joan, *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, 10 vol., Barcelone, Curial, 1980–2001.
- Delatte, Louis/Evrard, Étienne/Govaerts, Suzanne/Denoos, Joseph, *Dictionnaire fréquentiel et index inverse de la langue latine*, Liège, Université de Liège, 1981.
- DELL₂ = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologne, Zanichelli, ²1999 [¹1979–1988].
- DELLA = García Arias, Xosé Lluís, *Diccionariu Etimolóxicu de la Llingua Asturiana (DELLA)*, Oviedo, Universidá d'Uviéu/Academia de la Llingua Asturiana, 2017–.
- DELP₃ = Machado, José Pedro, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, 5 vol., Lisbonne, Horizonte, ³1977 [¹1952].
- DÉRom = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, <<http://www.atilf.fr/DERom>>, 2008–.
- DES = Wagner, Max Leopold, *Dizionario etimologico sardo*, 3 vol., Heidelberg, Winter, 1960–1964.
- DESF = Zamboni, Alberto/Cortelazzo, Manlio/Pellegrini, Giovan Battista/Benincà, Paola/Vannelli Renzi, Laura/Francescato, Giuseppe/Crevatin, Franco/Frau, Giovanni/Doria, Mario/Marcatto, Carla/Rizzolatti, Piera/Marinucci, Marcello, *Dizionario etimologico storico friulano*, 2 vol., Udine, Casamassima, 1984–1987.
- Dworkin, Steven N., *El valor analítico de las primeras documentaciones en los diccionarios etimológicos*, in: Bernesen, Michael/Eggert, Elmar/Schrott, Angela (edd.), *Historische Sprachwissenschaft als philologische Kulturwissenschaft. Festschrift für Franz Lebsanft zum 60. Geburtstag*, Göttingen/Bonn, Vandenhoeck & Ruprecht/University Press, 2015, 353–362.
- Dworkin, Steven N., *Lexical stability and shared lexicon*, in : Ledgeway, Adam/Maiden, Martin (edd.), *The Oxford guide to the Romance languages*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 577–587.
- Ernout, Alfred/Meillet, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, ⁴1959 [¹1932].
- EWD = Kramer, Johannes (dir.), *Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen*, 8 vol., Hambourg, Buske, 1988–1998.
- Faré = Faré, Paolo A., *Postille italiane al « Romanisches Etymologisches Wörterbuch » di W. Meyer-Lübke. Comprendenti le « Postille italiane e ladine » di Carlo Salvioni*, Milan, Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, 1972.
- FEW = Wartburg, Walther von, et al., *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden, 1922–2002.
- Fischer, Iancu, III. *Lexicul. 1. Fondul panromanica*, in : Coteanu, Ion/Bolocan, Gheorghe/Caragiuc-Marioțeanu, Matilda/Drimba, Vladimir/Fischer, Iancu/liescu, Maria/Isbășescu, Mihai/Macarie, Liliana/Mihăescu, Haralambie/Poghirc, Cicerone/Popescu, Sebastian/Sala, Marius/Stati, Sorin (edd.), *Istoria limbii române*, vol. 2, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1969, 110–116.
- Gardner, David Dixon, *A frequency dictionary of classical Latin words*, thèse inédite, Stanford University, 1970.

- HWBRätoromanisch = Bernardi, Rut/Decurtins, Alexi/Eichenhofer, Wolfgang/Saluz, Ursina/Vögel, Moritz, *Handwörterbuch des Rätomanischen. Wortschatz aller Schriftsprachen, einschliesslich Rumantsch Grischun, mit Angaben zur Verbreitung und Herkunft*, 3 vol., Zurich, Offizin, 1994.
- IEEDLatin = Vaan, Michiel de, *Etymological dictionary of Latin and the other Italic languages*, Leyde/Boston, Brill, 2008.
- LEI = Pfister, Max (fond.)/Schweickard, Wolfgang/Prifti, Elton (dir.), *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Reichert, 1979–.
- Liver, Ricarda, *Der Wortschatz des Bündnerromanischen. Elemente zu einer rätomanischen Lexicologie*, Tübingen, Narr Francke Attempto, 2012.
- Marcato, Carla, *Stratificazione lessicale e formazione delle parole*, in: Heinemann, Sabine/Melchior, Luca (edd.), *Manuale di linguistica friulana*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, 413–427.
- Mihăescu, Haralambie, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, Editura Academiei Române, 1993.
- Nocentini, Alberto, *L'etimologico. Vocabolario della lingua italiana*, Florence, Le Monnier, 2010.
- OLD = Glare, Peter G. W. (éd.), *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon, 1968–1982.
- Pellegrini, Giovan Battista, *Evoluzione del lessico*, in: Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (edd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. 3, Tübingen, Niemeyer, 1989, 667–679.
- Reinhardt, Jan, *Les constellations géolinguistiques dans le DÉRom*, in: Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) 2. Pratique lexicographique et réflexions théoriques*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016, 97–105.
- REW₃ = Meyer-Lübke, Wilhelm, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, ³1930–1935 [¹1911–1920].
- Salvi, Giampolo, *Il ladino e le sue caratteristiche*, in: Videsott, Paul/Videsott, Ruth/Casalichio, Jan (edd.), *Manuale di linguistica ladina*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2020, 67–108.
- Stefenelli, Arnulf, *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen*, Passau, Rothe, 1992.
- Straka, Georges, *La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques*, *Revue de linguistique romane* 20 (1956), 249–267.
- Swiggers, Pierre, *Sens et essence de la reconstruction*, in: Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin/Munich/Boston, De Gruyter, 2014, 47–59.
- TLL = *Thesaurus Linguae Latinae*, Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York, Teubner/Saur/De Gruyter, 1900–.
- Vicario, Federico, *Testi antichi*, in: Heinemann, Sabine/Melchior, Luca (edd.), *Manuale di linguistica friulana*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, 136–154.
- Videsott, Paul, *Primi usi scritti del ladino*, in: Videsott, Paul/Videsott, Ruth/Casalichio, Jan (edd.), *Manuale di linguistica ladina*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2020, 273–291.

